

## Semaine du 7 mars 2018

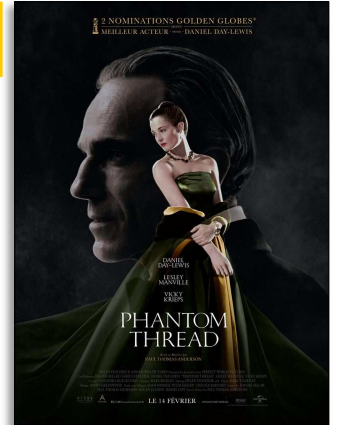


**Séance Ciné Café : le mardi 13 mars à 14h00. En Version Originale et Sous-Titrée - Tout public - Conseillé à partir de 12 ans.**

Amér. (Durée : 2h11). Drame de Paul Thomas Anderson avec Daniel Day-Lewis, Vicky Krieps, Lesley Manville...

Dans le Londres des années 50, juste après la guerre, le couturier de renom Reynolds Woodcock et sa soeur Cyril règnent sur le monde de la mode anglaise.

Ils habillent aussi bien les familles royales que les stars de cinéma, les riches héritières ou le gratin de la haute société avec le style inimitable de la maison Woodcock. Les femmes vont et viennent dans la vie de ce célibataire aussi célèbre qu'endurci, lui servant à la fois de muses et de compagnes jusqu'au jour où la jeune et très déterminée Alma ne les supplante toutes pour y prendre une place centrale. Mais cet amour va bouleverser une routine jusqu'à l'ordonnée et organisée au millimètre près.



### L'AMOUR SOUS TOUTES LES COUTURES

**Paul Thomas Anderson filme avec maestria un fervent corps-à-corps dans le Londres des années 1950.**

Parmi toutes les gemmes que l'on accumule deux heures durant, en suivant ce « fil fantôme » qui donne son titre au film, il y a cette réplique : « Voyez-vous, l'aimer, lui, fait que la vie n'est plus un grand mystère. » On aimera *Phantom Thread* comme Alma (Vicky Krieps), l'immigrée d'Europe centrale, aime Reynolds Woodcock (Daniel Day-Lewis), le couturier londonien. En s'abîmant dans le labyrinthe d'énigmes et d'illusions qui courent sous l'élégante surface du huitième long-métrage de Paul Thomas Anderson comme sous le maintien de gentleman du premier rôle masculin, au risque de réduire les autres films du moment à de simples évidences. Il est impossible d'évaluer le nombre de visions qu'il faudrait pour en épuiser les ressources.

Pourtant, rien de plus simple en apparence. Quelques années après la fin du Blitz, Reynolds Woodcock vit et travaille dans une belle maison de l'Ouest londonien. Chaque matin, il prend son breakfast en compagnie de sa -conquête du moment et de Cyril (Lesley Manville), sa soeur, qu'il appelle affectueusement « my old so and so » (« ma vieille machine »), pendant que les employées de la maison Woodcock gravissent l'escalier de service jusqu'à l'atelier.

Cyril, femme austère toujours vêtue de sombre, est l'intendante et la directrice des ressources humaines d'une entreprise dont la raison sociale serait : « l'existence d'un homme ». C'est elle qui fait tourner la maison de couture, elle qui congédie les compagnes lorsque celles-ci revendiquent une part déraisonnable de l'attention du grand homme, elle qui stabilise l'humeur instable de son frère en l'envoyant à la campagne lorsque le poids des attentes féminines (car Reynolds Woodcock ne commerce qu'avec les femmes : soeur, amantes, employées, clientes) se fait insupportable. Sur la route qui mène à son cottage, le couturier arrête sa voiture de sport devant une auberge de campagne, pour y commander un breakfast pantagruélique (dans *Phantom Thread*, l'appétit des personnages – et particulièrement de Woodcock – est le contrepoint de leur libido). Cet outrage à tous les principes de la diététique est servi par une jeune femme à la beauté irrégulière, au léger accent germanique. Avant de prendre la commande de l'arrivant, Alma trébuche, se rattrape et rougit. Ce changement de teint est l'un des événements les plus délicats jamais saisis sur pellicule. La rougeur passe comme un nuage, mais elle a capturé le regard, le nôtre, celui de Woodcock, qui se lance dans une cour effrénée, à laquelle Alma répond sans se laisser désarmer, lui offrant le sobriquet de « hungry boy » (« garçon affamé »).

#### Un duo magistral

Lorsque, le soir même, il emmène la jeune femme jusqu'au cottage, Woodcock, plutôt que de faire l'amour, lui fait essayer une robe, avec l'assistance de Cyril, surgie d'on ne sait où. Alma se retrouve alors dans une position que -connurent avant elle Jane Eyre et la jeune Mme de Winter, dans Rebecca : amoureuse d'un homme plus âgé qu'elle, entouré de fantômes féminins (ici, la mère de Woodcock) dont la mémoire est gardée par un dragon.

Vicky, dont on ne saura presque rien (elle garde chez elle un portrait de sa mère, son accent revient lorsqu'elle se met en colère), se lance dans une campagne sans merci pour transformer l'engouement de Reynolds Woodcock en engagement. Paul Thomas Anderson trouve tous les fils qui cousent en une pièce cohérente les singularités du personnage (artiste, métrosexuel avant l'heure, fournisseur des cours royales mais travailleur manuel) et son appartenance à son genre. Woodcock reste un patriarche qui veut bien déléguer quelques parcelles de son pouvoir (à sa soeur, par exemple) mais jamais, au grand jamais le partager.

Il aurait été impossible de parvenir à ce degré de complexité, à cette infinité de nuances, sans le duo Day-Lewis - Krieps. L'acteur britannique a annoncé qu'il tenait là son dernier rôle à l'écran. En attendant de savoir s'il se met à la retraite comme Greta Garbo ou comme Sarah Bernhardt, *Phantom Thread* donne la mesure du vide que Daniel Day-Lewis laissera.

#### « PHANTOM THREAD »

##### EXPLORE LA

##### POSSIBILITÉ D'UNE

##### INVERSION DU RAPPORT

##### DE FORCE, D'UNE

##### DISSOLUTION DU -

##### POUVOIR MASCULIN

Reynolds Woodcock (personnage que l'acteur a puissamment contribué à élaborer, même si Paul Thomas Anderson est le seul scénariste à apparaître au générique) est une création éblouissante, un enfant blessé et un ogre, un créateur prodigue de son art et un amant avare de son désir. Vicky Krieps, qui n'est pas tout à fait une débutante (on l'a vue en Jenny von Westphalen dans *Le Jeune Karl Marx*, de Raoul Peck) courait néanmoins le risque d'être dévorée toute crue par le monstre sacré. Or *Phantom Thread* explore la possibilité d'une inversion du rapport de force, d'une dissolution du -pouvoir masculin. La jeune actrice luxembourgeoise donne à la figure d'Alma l'audace d'un jeune général d'Empire, la fragilité d'une orpheline dickensienne. Entre les deux, Lesley Manville, que l'on a souvent vue chez Mike Leigh, négocie admirablement le passage du rôle de gouvernante maléfique à celui de témoin affligé.

La peinture minutieuse de l'aristocratie londonienne, de ses pièces rapportées (une princesse belge, une millionnaire texane...) et de ses rites, la délicate partition néoromantique de Jonny Green-wood (qui l'eût cru en écoutant Pablo Honey ?), la lumière chatoyante (Paul Thomas Anderson s'est passé de directeur de la photo), les robes du costumier Mark Bridges surgies dans leur amplitude irrationnelle d'un passé révolu, contiennent la violence du corps-à-corps amoureux, qui brille d'une sombre lueur dans cet écran.

Thomas Sotinel, *Le Monde*.

## En Version Originale et Sous-Titrée. Tout public - Conseillé à partir de 14 ans.

Palestinien. (Durée : 1h36). Drame d'Annemarie Jacir avec Mohammad Bakri, Saleh Bakri, Maria Zreik...

Abu Shadi, 65 ans, divorcé, professeur à Nazareth, prépare le mariage de sa fille. Dans un mois, il vivra seul. Shadi, son fils, architecte à Rome depuis des années, rentre quelques jours pour l'aider à distribuer les invitations au mariage, de la main à la main, comme le veut la coutume palestinienne du "wajib". Tandis qu'ils enchaînent les visites chez les amis et les proches, les tensions entre le père et le fils remontent à la surface et mettent à l'épreuve leurs regards divergents sur la vie.

Les marches sont rudes. Le vieux monsieur — il continue de fumer malgré sa récente opération du cœur — s'arrête, ahane, mais finit son ascension. L'usage veut qu'un Palestinien qui marie sa fille aille porter en main propre leur invitation aux futurs convives. Et donc, dans sa guimbarde sans âge, Abu Shadi, prof renommé, sillonne les rues de Nazareth en compagnie de son fils, Shadi, spécialement rentré d'Italie, où il végète. Ces deux facteurs improvisés rencontrent des gens plus ou moins extravagants que la réalisatrice contemple avec tendresse : une vieille dame loufoque qui, pour Noël, a érigé, dans son salon, une crèche gigantesque qui, espère-t-elle, lui permettra de remporter un concours ; un petit homme discret, tout gêné de devoir présenter à la compagnie son garçon, objet de railleries secrètes parce qu'« efféminé »... Ces silhouettes permettent à Annemarie Jacir de cerner une ville comme pétrifiée par l'occupation israélienne, où la tension semble rôder en permanence entre les populations — musulmane à 60 % et chrétienne à 40 %.

Elle rôde aussi, et éclate par accès subits, entre les deux héros. Le père reproche au fils d'avoir fui, mais, surtout, de vivre à l'étranger avec la fille d'un membre influent de l'OLP — des imposteurs, selon lui, qui se fichent bien du sort de ceux qu'ils prétendent défendre. Le fils ne peut supporter que son père, par prudence, par lâcheté, songe à inviter au mariage un ami juif — en fait, un « inspecteur du savoir » (sic) qui, depuis des années, a surveillé et censuré son enseignement. D'autres souvenirs, encore plus amers et douloureux, surgissent. C'est dire que la cigarette partagée par les deux hommes, tandis que le soir tombe sur Nazareth, ne résout rien. La réalisatrice semble offrir cet instant suspendu à ses héros (interprétés par deux comédiens formidables, père et fils dans la vie) comme une récréation. Une trêve inattendue. Un petit moment de paix illusoire, insensé et d'autant plus précieux.

Pierre Murat, *Télérama*.



Ce road-movie urbain de la cinéaste palestinienne Annemarie Jacir suit avec justesse les états d'âme et la complicité de ses deux héros.

Le Parisien

Camille Bui -  
Les cahiers du cinéma

Passant organiquement d'une perspective à l'autre, la mise en scène évite de solidifier le dialogue père-fils en une opposition sociologique.

## Semaine du 14 mars 2018

### En Version Originale et Sous-Titrée.

Iranien. (Durée : 1h44). Drame de Vahid Jalilvand avec Navid Mohammadzadeh, Amir Aghaei, Zakieh Behbahani...

Un soir, seul au volant, le docteur Nariman tente d'éviter un chauffard et renverse une famille en scooter. Il les dédommage pour les dégâts matériels et insiste pour qu'Amir, leur enfant de 8 ans légèrement blessé, soit conduit à l'hôpital. Deux jours plus tard, à l'institut médico-légal où il travaille, Nariman s'étonne de revoir la famille, venue veiller le corps sans vie d'Amir. Le rapport d'autopsie conclut à une intoxication alimentaire. Mais Nariman a du mal à accepter cette version officielle qui pourtant l'innocente.

**LA SOCIÉTÉ IRANIENNE AUSCULTÉE**  
Le cinéaste Vahid Jalilvand filme deux classes sociales que tout sépare, mais qu'un drame fait entrer en collision.

Un soir au volant de sa voiture, le docteur Nariman renverse une famille en scooter alors qu'il tentait d'éviter un chauffard. Un enfant est blessé et le docteur insiste pour l'emmener à l'hôpital. Quelques jours plus tard, se rendant à l'institut médico-légal où il travaille, l'homme découvre que le jeune garçon vient de mourir. La raison officielle : une intoxication alimentaire. Mais le doute s'empare du docteur, peu à peu persuadé que l'enfant est décédé des suites de l'accident, il tentera de remonter jusqu'à la véritable cause de la mort. A travers ce drame dont les conséquences rejaillissent sur une poignée de personnages, Vahid Jalilvand ausculte la société iranienne : l'hypocrisie de la classe dominante, la survie et l'oppression de la classe dominée, filmée ici comme une catégorie damnée, habituée et condamnée au malheur. Deux mondes imperméables l'un à l'autre, mais entrant subitement en collision à la faveur d'un drame que le cinéaste filme jusque dans ses plus infimes conséquences avec un regard d'entomologiste.

#### Virtuosité du scénario

Cas de conscience a cependant les défauts de ses qualités : la virtuosité du scénario se referme comme un piège sur les spectateurs. Quant à la mise en scène, aride et dépouillée, à l'image de la vision pessimiste et tragique du cinéaste, elle semble condamner d'avance les personnages. Pour autant, le film parvient lentement à ses fins : par une forme d'intransigeance et d'âpreté qui ne laissent pas indemne.

Murielle Joudet, *Le Monde*.

Le cinéma iranien pourrait se résumer à ce titre : tout y est affaire de morale et d'arrangements avec la (sa) vérité. Dans le cas qui nous intéresse, un médecin s'interroge sur sa responsabilité dans la mort d'un enfant qu'il a percuté, avec ses parents, la veille au soir, sur la route. Sur le moment, le petit ne présente aucune contusion -ni confusion. Le médecin a préféré ne pas faire de constat (sa voiture n'était plus assurée) et donné de l'argent aux parents. Les résultats de l'autopsie innocentent le médecin : l'enfant, atteint de botulisme, était condamné. Mais l'accident n'aurait-il pas anticipé son destin tragique ? Vahid Jalilvand filme d'un côté la culpabilité grandissante du médecin, de l'autre, l'engrenage terrible dans lequel est aspiré la famille du défunt (le père aurait acheté à vil prix un poulet avarié, cause du botulisme, ce qui lui vaut la rancune tenace de sa femme et le précipite dans une vendetta personnelle). Mise en scène d'une angoisse existentielle bourgeoise vs peinture d'une terrible misère sociale. Vahid Jalilvand excelle sur les deux tableaux.

Christophe Narbonne, *Première*.



Un drame à la fois intime et social, affectif et philosophique, d'une puissance exceptionnelle.

Le Figaro

Claudine Levanneur -  
avoir-alire.com

Une réflexion subtile sur le sens de la responsabilité individuelle au cœur d'un société instable.

Marcos Uzal -  
Libération

(...) c'est très noir, mais aussi captivant.

**En Version Originale et Sous-Titrée - Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs.**

**6 Prix dont celui du Meilleur réalisateur aux Golden Globes 2018 et le Lion d'Or à la Mostra de Venise 2017.**

Amér. (Durée : 2h03). Film fantastique de Guillermo del Toro avec Sally Hawkins, Michael Shannon, Richard Jenkins...

Modeste employée d'un laboratoire gouvernemental ultrasecret, Elisa mène une existence solitaire, d'autant plus isolée qu'elle est muette. Sa vie bascule à jamais lorsqu'elle et sa collègue Zelda découvrent une expérience encore plus secrète que les autres...



## **UN MONSTRE DANS L'EAU TROUBLE AMÉRICAINE** **Guillermo del Toro signe un conte de fées, traversé de sous-entendus politiques.**

Génie contemporain du cinéma fantastique, grand raconteur d'histoires et inventeur de formes, le Mexicain Guillermo del Toro, 53 ans, nous arrive aujourd'hui bardé de treize nominations aux Oscars pour La Forme de l'eau. Nonobstant la frénésie de communication que l'académie a su imposer à l'échelle planétaire, à commencer chez les journalistes, ce n'est évidemment pas une raison suffisante pour rendre son auteur estimable. En cela semblable à la créature merveilleuse qui hante son film, del Toro mériterait plutôt notre admiration par la manière souple et déliée avec laquelle il parvient, depuis vingt ans, à nager dans les courants hollywoodiens – même contraires –, sans y perdre son intégrité. Soit, ici, une fable d'époque. L'Amérique cinquante du début des années 1960, détachée sur le fond obscurément paranoïaque de la guerre froide. Un laboratoire de l'armée ultrasecret, où une créature pêchée en Amérique latine, dotée de pouvoirs extraordinaires, devient l'objet d'étude de l'armée américaine. Mi-homme, mi-poisson, le monstre turquoise aux reflets ambrés, puissant et délicat à la fois, effroyable en même temps qu'aimable si cela se peut, suscite l'intérêt contradictoire de plusieurs personnages en particulier. En premier lieu son principal géolier, l'inquiétant colonel Richard Strickland (Michael Shannon), incarnation brutale et putride (mordu par le monstre, il pourrit lentement par les doigts) de ce que les Etats-Unis comptent de plus réactionnaire, armé en permanence de son gourdin électrique, torturant la créature du matin au soir, inspirant la terreur à ses subordonnés, répandant la frigidité dans son foyer.

Le docteur Robert Hoffstetler (Michael Stuhlbarg), médecin de l'armée attaché à l'expérience, homme de compassion, s'y intéresse de très près aussi, pour des raisons que le film dévoilera insensiblement. Enfin, Elisa Esposito (Sally Hawkins), femme de ménage muette d'origine latine qui travaille au laboratoire, méprisée à l'égale de ses collègues noires, lui voue, de paria à paria, un sentiment de fraternité manifeste, avant d'en tomber amoureuse et d'avoir l'ivresse de rencontrer, spirituellement et charnellement, le réciprocité. Une lutte farouche s'ouvre entre le colonel et Elisa, incarnations respectives de la haine et de l'amour que suscite, à travers la créature, la vie dans ses différences. Le premier soutenu par l'armée des Etats-Unis, la seconde par un vieil affichiste homosexuel qui est en train de perdre son emploi.

On pourrait croire le combat inégal. Mais il n'en est rien quand le cinéma prend, comme ici, le parti du rêve. Et partant de la révolte. Tout est donc délibérément renversé par rapport au canon historique (le film fantastique anticommuniste) dont s'inspire La Forme de l'eau. Le nationalisme y est cloué au pilori, tandis que l'instrumentalisation délirante de l'anticommunisme est stigmatisée par l'humanisme d'un espion travaillant pour les Soviétiques.

**Guillermo del Toro s'amuse à exalter les minoritaires et les persécutés contre une administration puritaine, blanche et raciste**

Plus encore, del Toro s'amuse à exalter les minoritaires et les persécutés, à liguier contre une administration puritaine, blanche et raciste tout un peuple qu'elle -exécère : un amphibien sud-américain, une Latine handicapée, une femme de ménage noire, un homosexuel sans emploi. Qui pourrait croire un seul instant, en voyant ce film réalisé sous l'ère Trump, qu'il s'agit ici

seulement de l'Amérique du début des années 1960 ? La parabole politique n'annule en rien, pourtant, l'art de divertir.

La Forme de l'eau est l'enchantement miroitant d'une forme en perpétuel mouvement. Un conte de fées baigné dans une diaprure bleu-vert, une comédie musicale dansée sur les ailes irisées du temps, une impossible histoire d'amour transgenre sous nos yeux scandaleusement consommée, un chant d'amour à l'égaré incongru, à la fantaisie salvatrice. La liste est longue des -titres que les cinéphiles se remémoreront à la vision de ce

film. L'Étrange Créature du lac noir (1954), de Jack Arnold, par excellence, dans lequel le dangereux amphibien nouait une relation privilégiée avec l'une des femmes d'une expédition amazonienne, dansant avec la naïade nacrée un ballet subaquatique brûlant d'érotisme. Mais encore, et aussi bien, Freaks (1932), de Tod Browning, La Belle et la Bête (1946), de Jean Cocteau, Le Jour où la Terre s'arrêta (1951), de Robert Wise, et jusqu'au propre Hellboy (2004), de del Toro, dans lequel une première version de la créature, au demeurant inspirée de l'auteur de comics Mike Mignola, secondait le héros rouge

### **L'ombre infamante du plagiat**

Cette malléabilité de la création de del Toro, cinéaste érudit qui n'a jamais fait mystère de puiser dans l'histoire du genre fantastique pour mieux le réinventer, doit être rappelée avec force alors que trois accusations consécutives font planer sur lui l'ombre infamante du plagiat.

La première émane de David Zindel, fils du dramaturge Paul Zindel, qui argue de la pièce écrite en 1969 Let Me Hear You Whisper (1969). La deuxième, relevée par des internautes, mentionne l'existence du court-métrage néerlandais de Mark S. Nollkaemper, The Space Between Us, réalisé en 2015. La troisième provient du réalisateur Jean-Pierre Jeunet, qui indique que certaines scènes de La Forme de l'eau ressemblent à celles de Delicatessen (1991).

Mais la création n'est justement que réminiscence, transformation, réinvention. Les scènes communes sont légion, les motifs semblables pullulent. On ne disqualifie pas une œuvre parce qu'une scène y fait écho à une scène semblable dans une autre œuvre, ou parce qu'un motif y est recyclé. Le champ de l'art serait alors un procès sans fin. L'esprit y souffle où il veut, les inventions n'y appartiennent à personne. Contrairement au talent, qui reconnaîtra toujours les siens.

**Jacques Mandelbaum, Le Monde.**

### **Yann Lebecque - L'Ecran Fantastique**

A la fois couronnement d'une carrière - pour ne pas dire chef-d'œuvre -, déclaration d'amour au cinéma de monstre et hommage à une époque, "La Forme de l'eau" est une merveille de bout en bout.

### **Alexandre Poncet - Mad Movies**

(...) si la démarche peut évoquer un film de fan, la beauté qui s'en dégage est bien celle d'un conte à l'état primal.

### **Aurélien Allin - Cinéma Teaser**

Porté par l'humanisme de son propos – un portrait mélancolique de l'homosexualité et amer du racisme ordinaire –, "La Forme de l'eau" vibre de l'élégance insufflée par Del Toro à chaque image, notamment grâce à ses sublimes décors de studio rétro et à sa mise en scène

### **Gérard Delorme - Première**

A la fois conte de fées pour adultes, déclaration d'amour au cinéma et fable politique, le dernier film de Guillermo del Toro fait l'unanimité.



**En Version Originale et Sous-Titrée - Meilleure comédie ou comédie musicale et Meilleure actrice dans une comédie ou une comédie musicale aux Gloden Globes 2018.**

Amér. (Durée : 1h34). Comédie dramatique de Greta Gerwig avec Saoirse Ronan, Laurie Metcalf, Tracy Letts...

Christine « Lady Bird » McPherson se bat désespérément pour ne pas ressembler à sa mère, aimante mais butée et au fort caractère, qui travaille sans relâche en tant qu'infirmière pour garder sa famille à flot après que le père de Lady Bird a perdu son emploi.



**Un grand film discret, doux et triste, porté par la grâce de son écriture et de ses interprètes. Gros coup de cœur.**

Jamais tonitruant, LADY BIRD avance avec une force tranquille qui met K.O. Dédié à la ville de Sacramento, le premier film réalisé par Greta Gerwig fait la belle démonstration que les meilleures histoires sont celles qui nous parlent des autres pour mieux nous parler de nous. Dans une voiture qui file, une mère et sa fille pleurent en écoutant la fin des « Raisins de la colère » en audiobook. Les gestes sont simples, les regards tendres. Soudain, la discussion s'envenime, l'engueulade éclate et prend des proportions quasi burlesques. Plus qu'un énième récit d'apprentissage, LADY BIRD réinvestit la fin de l'adolescence, avec un regard et une tendresse d'adulte. Non pas avec une nostalgie régressive, mais plutôt avec une forme de lucidité, jamais cynique ni aigre, sur la nécessaire et souvent injuste violence de cette période. On n'est pas sympa quand on a 17 ans. Et Greta Gerwig le raconte avec ce qu'il faut d'empathie et de bienveillance pour faire de chacun de ses faux pas un pas en avant. Adulte, on prend ce LADY BIRD comme une piqûre de rappel en revoyant, derrière les frasques de sa jeune héroïne, des réminiscences de notre propre éducation. Peu de films ravivent autant le souvenir de la maison familiale, de ses parents, de leurs tics agaçants, des dîners et de cette sensation fugace d'avoir fait partie d'un tout. Ado, on imagine que le film doit faire l'effet d'un pansement sur des blessures à vif. Il y a, derrière cette histoire anodine, quelque chose qui touche à une forme d'universel. On est d'autant plus ravis que Greta Gerwig la raconte au féminin. Accrochée à l'énergie de son héroïne, la réalisatrice esquisse une galerie de personnages adultes ou ados, tous pris et aimés

dans leurs défauts et leurs fragilités. Par une force centrifuge qui irrigue et rythme le film, Lady Bird traverse leurs vies, les observe, les aime, les désire, les maltraite et, par là même, nous donne à voir leur humanité. Du petit ami parfait (Lucas Hedges) au ténébreux intello (Timothée Chalamet), de la meilleure copine ringarde (Beanie Feldstein, irrésistible) à la chipie branchée, tous existent grâce à la justesse du regard porté sur eux. Mais surtout, il y a ce duo mère-fille, cœur battant volcanique, qui fait de LADY BIRD un grand film d'amour. Si Saoirse Ronan est parfaite, ses échanges avec Laurie Metcalf, géniale mère-dragon aimante, entraînent le film vers des sommets de comédie et de pudeur. Beau comme une lettre d'excuses qu'on enverrait des années après sa faute, émouvant comme un souvenir d'adolescence désuet et pourtant fondateur, LADY BIRD boulesverse avec douceur.

Renan Cros, Cinéma teaser.

**Eric Neuhoff - Le Figaro**

"Lady Bird" livre un portrait réussi de l'adolescence éternelle.

**Nicolas Schaller - Le Nouvel Observateur**

C'est drôle, tendre, piquant, plein d'autodérision. Comme un croisement entre les premiers Sofia Coppola et le Woody Allen d'"Annie Hall", que Gerwig rend totalement personnel par son écriture et par un montage alerte, imprévisible, épousant les humeurs, les envies d'ailleurs de son double fictionnel (Saoirse Ronan, remarquable). Lady Bird, c'est elle.

**Programme des Court-Métrages du mois du mois, en partenariat avec Agence du court métrage :**

**Semaine du 7 mars :**

**LA BELLE FILLE ET LE SORCIER** de Michel Ocelot. Animation. (Durée : 4min). "Je suis moche, je suis seule, je m'ennuie". Dans trois secondes, tout va changer...

**À DOMICILE** de Bojina Panayotova. Fiction. (Durée : 8min44). Pas si facile pour Vincent de parler à son père. Même sur un terrain de rugby...

**Semaine du 14 mars :**

**ACCIDENTS, BLUNDERS AND CALAMITIES** de James Cunningham. Animation. (Durée : 5min). Au moment du coucher, un papa opossum met ses enfants en garde contre le plus terrible des animaux : l'humain !

**Semaine du 21 mars :**

**AMA** de Emilie Almeida, Liang Huang, Kemari Mansoureh. Animation. (Durée : 3min24). Au Japon dans les années 50, une jeune américaine visite un village avec son mari militaire et un groupe d'amis. Prise d'admiration pour le paysage, elle se détache du groupe, elle fait la connaissance de Namiko, une jeune pêcheuse "ama".

**Semaine du 28 mars :**

**LE PLONGEON** de Delphine Le Courtois. Fiction. (Durée : 9min54). Treize ans, au bord du précipice de l'âge adulte, un garçon sur un plongeur fait face à l'abysse.

**Prochainement sur nos écrans :**

**Le Voyage de Ricky** Film d'animation de Toby Genkel et Reza Memari.  
(Tout Public - Conseillé à partir de 5 ans)

**Tout le monde debout** Comédie de et avec Franck Dubosc avec aussi Franck Dubosc, Alexandra Lamy, Elsa Zylberstein... (En sortie nationale)

**La ruée des vikings** Film d'aventure de Mario Bava avec Cameron Mitchell, Giorgio Ardisson, Andrea Checchi ... (en VOST)

**Dans le cadre de la 6eme édition de « toute la mémoire du monde », le film sera présenté par Jacques Dénial (rédacteur d'ouvrages sur l'œuvre de John Ford et de Samuel Fuller) : Le samedi 17 mars à 17h00.**

**Comme des garçons** Comédie de Julien Hallard avec Vanessa Guide, Max Boublil, Bruno Lochet... En avant-première : le dimanche 18 mars à 17h00.

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

[www.imagecinema.org](http://www.imagecinema.org)

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

